

ceux qui pourraient s'y présenter ; à céder à la compagnie la belle province de Benarès, agrandie depuis quelque temps des riches districts de Chunar et de Gazipour.

C'était, à raison de son revenu et de sa situation, la meilleure acquisition que les Anglais pussent faire. Nulle ville dans les Indes n'est aussi bien bâtie que la capitale de cet état. Dans sa population, qui est de quarante à quarante-cinq mille âmes, se trouvent six à sept mille brames. Ceux d'entre eux que la contemplation des choses célestes, que des études profondes n'absorbent pas, sont occupés à distribuer les eaux du Gange, bénites avec des cérémonies très-imposantes, aux pèlerins qui viennent acheter l'absolution de leurs égaremens. Le nombre, la beauté des édifices sacrés surpassent de beaucoup tout ce qui se voit ailleurs. C'est le dépôt des ouvrages saints ou profanes qui ont échappé aux ravages du temps ou aux invasions, et la seule académie de l'Indostan. Autour de la cité sont des jardins agréables où, par un usage sagement perpétué depuis les anciens brahmanes, les professeurs instruisent la jeunesse que le désir ou le besoin du savoir ont attirée à leur école. Plus loin, des cultures et des manufactures florissantes couvrent les campagnes.

Lorsque l'acquisition de Benarès eut mis enfin un terme aux vues exagérées d'agrandissement qu'avaient toujours manifestées les agens de la

compagnie, on vit s'affermir l'ordre qui avait commencé à s'établir dans le Bengale. L'empire des lois y prit quelque consistance. Le calme succéda aux tempêtes. Plusieurs des fugitifs que la tyrannie avait expatriés regagnèrent leurs premiers foyers. La culture fut moins négligée, et l'industrie plus encouragée. Les ventes et les achats reprirent leur cours. L'oppression diminua. On liquida les immenses dettes contractées au nom du corps privilégié, et les comptoirs subalternes reçurent les secours qu'ils attendaient. Une meilleure administration s'établissait également dans toutes les possessions britanniques qui embrassaient les côtes presque entières de l'Indostan. Ces prospérités étaient l'ouvrage de Hastings, qui, après avoir été bien ou mal à propos contrarié par le tribunal suprême qui le reconnaissait pour son président, était enfin parvenu à le subjuguier.

Les grandes puissances de cette belle partie de l'Asie furent effrayées de la consistance que prenaient sur leurs frontières les établissemens anglais. Toutes se crurent menacées d'un honteux asservissement. Le glaive suspendu sur leurs têtes les fit recourir aux armes. Elles jurèrent de périr ou d'exterminer une horde de brigands étrangers qui, par un système combiné de rapines et d'usurpations, visaient à l'empire universel. Les forces de terre et de mer de la France vinrent augmenter l'audace et les espérances de la ligue.

LVI.  
Confédération  
contre  
les Anglais.



Jamais l'empire britannique dans l'Inde n'avait couru d'aussi grands dangers. Les plus confians en crurent d'abord la chute infaillible : mais Hastings veillait à sa conservation. Une expérience consommée, des lumières étendues, un caractère inébranlable, réunirent dans ses mains un pouvoir absolu que sa place ne lui donnait pas. Cette espèce d'usurpation, s'il faut ainsi parler, était nécessaire et devint très-avantageuse. Les opérations militaires, les combinaisons politiques furent constamment dirigées vers le même but ; et plus d'une fois les intrigues du cabinet réparèrent les infortunes de la guerre. Rien n'était plus propre que cette harmonie à déconcerter les peuples de l'Inde, qui agissaient sans concert, étaient jaloux les uns des autres, avaient des intérêts opposés, et que des succès trop éclatans ou des pertes décisives devaient également diviser. Aussi les plus éclairés d'entre leurs chefs pensèrent-ils toujours que le champ de bataille ne leur resterait que parce qu'à la longue les ressources pécuniaires manqueraient à leur ennemi. Ils se trompèrent.

Lorsque les caisses et le crédit de la compagnie se trouvèrent épuisés, Hastings eut recours aux princes qui devaient tribut à ses commettans. C'était un usage constant dans ces régions que le suzerain qui se trouvait dans quelque grand danger fût puissamment secouru par ses feudataires. La raja de Benarès fut sommé, en 1778, de rem-

plir cette obligation. On savait que son père lui avait laissé de grands trésors, qu'il les avait lui-même beaucoup augmentés ; et les demandes furent proportionnées aux facultés que l'opinion publique lui donnait. Chet-Sing paya les trois premières années, en alléguant toujours son impuissance ; mais à la quatrième il refusa avec toute l'humilité possible et son argent et sa cavalerie, qui lui était demandée pour aider à couvrir le Bengale qui paraissait menacé.

Irrité d'une résistance qu'il n'avait pas encore éprouvée, Hastings se transporte sans délai à Benarès, et en met le souverain aux arrêts. La populace, indignée de l'affront fait à son maître, tombe sur les cipaies chargés de sa garde, et les met en pièces. Si, comme on a voulu le faire croire, le raja eût eu le projet de se rendre indépendant, il aurait lâché cette multitude sur le gouverneur-général, qu'une très-faible escorte n'aurait pu défendre. Sa mort aurait été vraisemblablement suivie de celle de ses compatriotes dispersés dans la province, et le massacre général de ces étrangers aurait rendu la liberté au Bengale. Loin de tirer avantage de sa position, le timide Chet-Sing prit la fuite devant les cohortes anglaises, dont ses irrésolutions avaient permis le rassemblement. Ses troupes, ses forteresses, ses richesses, tout tomba au pouvoir de ses persécuteurs, qui, le 30 novembre 1781, lui donnèrent pour successeur son neveu, à condition que la con-



tribution annuelle serait portée de sept à douze millions de livres.

Durant le peu de mois que les troupes britanniques avaient employés à s'emparer du Benarès entier, le faible et trop malheureux Chet-Sing, poussé de poste en poste, avait invité, par un manifeste plein de raison et de sensibilité, les souverains des contrées limitrophes à se réunir pour expulser du plus beau pays du globe des hommes féroces qui portaient partout la désolation. « Voyez, disait-il, mes territoires, et voyez  
« les leurs. Leurs aspects différens en marquent  
« plus visiblement la division que les limites que  
« la nature ou l'art auraient pu prescrire. Mes  
« champs sont cultivés, mes villes et mes villages  
« sont remplis d'habitans; mon pays est un jar-  
« din, et mes sujets sont heureux. Grâce à la  
« sûreté de mon gouvernement, les principaux  
« marchands de l'Inde se rendent dans ma capi-  
« tale, et y fixent leur résidence. C'est la banque  
« de l'Inde. Elle contient les trésors des Marattes,  
« des Djâts, des Seikes, des Indiens, des Euro-  
« péens. C'est ici que la veuve et l'orphelin dé-  
« posent toutes leurs richesses, et qu'ils y trou-  
« vent un asile contre l'avarice et contre la rapine.  
« Le voyageur et l'étranger peuvent, d'un bout  
« de mes états à l'autre, déposer leurs fardeaux  
« et dormir en sûreté. Dans les provinces deve-  
« nues anglaises, la famine et la misère mar-  
« chent ensemble à travers les terres incultes et

« les villages déserts. On n'y rencontre que des  
« vieillards, et des pauvres infirmes incapables  
« de fuir, ou des brigands préparés au vol ou à  
« l'assassinat. Quand les Anglais ont passé sur  
« mes territoires, on les a traités avec toutes sortes  
« d'égards, et on a fourni à tous leurs besoins.  
« Partout mes officiers ont eu soin de leur fournir  
« des vivres et des voitures à mes dépens. Ils les  
« ont accompagnés, prêts à exécuter leurs ordres  
« comme ils exécutent les miens. Demandez à  
« mes sujets si quelqu'un d'eux a trouvé un trai-  
« tement semblable dans les terres de la compa-  
« gnie, N'ont-ils pas au contraire presque tou-  
« jours été volés et exposés à perdre la vie? »

Ce tableau était très-ressemblant. La vérité en frappait tous les esprits. Mais telle était la terreur qu'avaient inspirée les Anglais, qu'il ne produisit qu'une stérile compassion. L'indifférence ou la pusillanimité des princes voisins ôtèrent tout espoir aux peuples de Benarès, qui s'étaient généralement soulevés dans la vue de secourir leur maître. Qu'auraient pu sans chef des hommes naturellement timides, et qui n'avaient jamais manié des armes? Aussi les attroupemens se dissipèrent-ils avec la même célérité qu'ils s'étaient formés. Le laboureur retourna à sa charrue, l'artisan retourna à son atelier. Villes, hameaux, campagnes, tout reprit son aspect ordinaire. On n'aurait pas soupçonné qu'il fût arrivé une révolution dans le gouvernement. Pour en effacer,



s'il était possible, jusqu'au souvenir, une amnistie générale fut proclamée par ordre du conseil suprême.

A cette époque, le pays d'Oude était bouleversé par des troubles intérieurs. Ils tiraient leur origine des désordres du nouveau gouvernement. Depuis qu'il avait commencé, un jour serein ne s'était pas levé sur une contrée autrefois si florissante. Les premières et les dernières classes de citoyens avaient été également vexées. Ni la faiblesse de l'âge, ni la dignité des rangs, ni les privilèges de la religion n'avaient garanti de l'oppression. Elle s'était étendue jusqu'aux parens, jusqu'à l'aïeule, jusqu'à la mère du soubab, qu'on avait basement dépouillés des terres et des trésors que la loi leur assurait, qu'on avait réduits à une pension insuffisante, et qui même n'était pas payée. Tant d'atrocités, ordonnées en secret par un agent anglais, et publiquement exécutées par les troupes britanniques, tirèrent à la fin les naturels de leur apathie. Ce n'était pas contre leur souverain, dont ils blâmaient la faiblesse, mais qu'ils ne haïssaient pas, que leur rage était dirigée. Elle avait pour objet la nation insatiable pour qui toutes ces horreurs se commettaient. Le mal devint à la fin si grand, qu'au mois de mars 1784, Hastings fut obligé de se transporter sur les lieux pour calmer les esprits, et pour rétablir l'ordre.

Il était encore à Luknau, capitale de la pro-

vince, lorsque le fils aîné de l'empereur Chah-Allum vint le supplier de tirer son père du dur et humiliant esclavage où ses propres ministres le retenaient. On doit penser qu'un homme qui avait écrit à ses commettans que l'Asie devait dédommager la Grande-Bretagne des pertes qu'elle faisait en Amérique était très-disposé à profiter de toutes les occasions qui se présenteraient d'étendre les possessions de la compagnie. S'il se refusa aux ouvertures qu'on lui faisait, s'il repoussa les avantages qui lui étaient offerts, c'est qu'il jugea déraisonnable d'engager sa nation dans une nouvelle guerre avant que les plaies que celle qui venait de finir avait ouvertes fussent fermées.

Elles étaient très-profondes, lorsque la pacification de 1784 rendit la tranquillité à l'Indostan. Tous les établissemens anglais y avaient éprouvé des désastres dans le cours des hostilités, et il n'y en avait aucun qui ne fût fort obéré. Le Bengale même, le seul qui n'eût pas vu ses campagnes ravagées, devait à cette époque soixantedix millions. Un revenu de cent vingt millions paraissait bien devoir lui donner de grandes facilités pour se libérer; mais on commençait à penser que ces tributs ne se soutiendraient pas, et qu'ils baisseraient plus ou moins rapidement. Ceux qui se déclaraient pour cette opinion disaient qu'il était sorti du pays un numéraire immense pour mettre le Malabar et le Coromandel en état de combattre les Marattes, Haïder et les

LVII.  
État des possessions Anglaises à la paix de 1784.